

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 6

Artikel: Sous le même toit
Autor: Vallotton, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sous le même toit¹

Ce roman, dans lequel Benjamin Vallotton a certainement atteint sa plus parfaite maîtrise d'écrivain, eut tout aussi bien pu s'intituler : Fin de vie. En effet, bien que les personnages se meuvent dans ce « centre d'accueil » qui a nom « Vert-Site » et qui les réunit donc tous « Sous le même toit », ils apparaissent, sans exception, comme faisant intimement partie de cette comédie humaine en cent actes divers et dont le dernier de chaque vie individuelle mêle le plus étroitement le comique au tragique. Nous sommes bien là au lieu de dénouement des destinées. Et vieillir comporte ici, dans chaque cas d'espèce, ses leçons de vie, cette somme que la science mathématique ne saurait à elle seule définir. Tant de mystérieux facteurs y sont intégrés, formant une équation que chacun se doit de résoudre non point comme il veut, mais comme il peut. D'où les heurs et malheurs dont cette communauté de « Vert-Site » est l'aboutissement et dont l'auteur s'est fait un si intelligent et si miséricordieux écho. Les « Vieux », s'ils ont appris à se détacher d'une société qui les a mis hors-circuit, tentent ici, moins aisément, à se détacher de leur « guenille » (guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère, disait Molière) et c'est ce qu'a saisi avec pertinence Benjamin Vallotton. Pour vous donner le ton de ce roman que vous lirez, nous en détachons quelques pages. Il s'agit d'un des drames de « Vert-Site », une constante aspiration des pensionnaires parqués au nord à émigrer en direction du soleil... Un irrésistible besoin d'épanchement...

C'est ici le citoyen Légeret qui intervient. Il est logé au nord depuis trois ans. Un pensionnaire du sud doit être transféré dans une maison mieux adaptée à ses excentricités. Il s'en va donc trouver celui que l'on a fait juge pour lui exposer ses doléances et en même temps pour se confesser au sujet d'un « petit quelque chose » qu'il veut léguer par testament à la femme dont il est séparé.

— Le nord favorise les rhumatismes, les toux interminables, accule à la mélancolie. Alors si le malade se retire, je m'inscris. A moins, Monsieur le juge, que vous posiez votre candidature ? Dans ce cas je m'efface.

Car je suis au nord, c'est un fait. Certes, le soleil m'attire. Mais, comme les chats, je m'attache aux murs. J'ai ici mes habitudes. Je n'en bougerai pas.

— Non, je ne pose pas ma candidature. A part moi, êtes-vous le plus ancien des nordistes ?

— Un des boiteux est plus ancien.

— Vous lui en avez parlé ?

— Plus ou moins. Ça le laisse indifférent. Il est solide, lui. Taillé à chaux et à sable. Originaire du Val-de-Joux. Là-haut, pour la bise, ils ont de l'entraînement. Moi, non.

— Entendu. J'avertirai M. Pochon.

— Alors à haute voix, parce qu'il ne tient pas à comprendre tout ce qu'on lui dit.

— A haute voix... Ce testament, vous l'avez rédigé ?

— A peu près. Je ne sais pas encore si je lui laisserai cinq cents francs ou mille francs. En tout cas je lui dois une somme parce que, tant l'un que l'autre, on a eu une vie difficile. Oui, difficile.

¹ Dernier roman de Benjamin Vallotton (Edition « Vie », Lausanne).

La voix tremble. Je devine mon interlocuteur au bord de la confession. Elle le soulagera. Il est dur de porter le poids de son passé sans jamais le confier à personne. Avec une sympathie qui n'est pas feinte, je répète : « Difficile ?... »

— Avez-vous cinq minutes ? Puisque vous vous êtes intéressé au testament, ce qui précède vous intéressera peut-être aussi.

— Certes. Je vous écoute.

— Alors, voilà. En gros, parce que s'il fallait tout dire... Les Légeret, du moins ceux de ma famille, viennent de la campagne. En ville, on est des transplantés. Et ça fatigue. Ces autos, ces gens en tas, ces fêtes, il faut du temps pour s'y habituer. Après les vaches, les poules, les cochons, se trouver brusquement plongé dans ce tapage ! J'avais dix-huit ans au moment de la transplantation. Mes parents tenaient une épicerie, pas une de village, comme avant, une où on ne connaît même pas les clients. Ils avaient de l'ambition pour moi. J'ai suivi des cours du soir, grimponné plus ou moins, abouti à un bureau où j'ai accompli ma carrière, quarante-sept ans et trois mois. En cours de route, j'avais pris du grade. En cours de route, aussi, ma sœur, la seule que j'avais — on n'était que deux — est morte de la poitrine à vingt-huit ans. Mes parents, morts aussi, bien entendu. La solitude me tourmentait. De fil en aiguille j'ai épousé une cousine germaine, seule comme moi. Des germains, du délicat. Aussi on n'a pas eu d'enfants. Ça manque dans un ménage. Ma femme se rongea. Moi toujours au bureau. Pour finir, on a adopté des jumeaux, frère et sœur. La mère les avait abandonnés avant de se perdre dans le paysage. Père inconnu, ça va de soi... Bref, on a tenté la chance, élevé ces gosses aussi bien qu'on a pu. Vers le temps de l'adolescence, le sang

a parlé, le mauvais sang. Le fils, plus ou moins, le garçon, disons, un voyou ! Ce qu'il nous en a fait voir ! Il s'est même affilié à une bande de gangsters, comme on les nomme maintenant. Six mois de prison. Sitôt libéré, départ pour l'étranger et ni vu ni connu. Heureusement. Restait la fille, Ernestine. Elle apprenait lingère. Légère, plutôt. Une courateuse finie. Là, on est en face d'un drame. Cette Ernestine avait envoûté sa mère adoptive qui la défendait, malgré l'évidence, contre tout le monde, moi en tête de liste. Je tenais bon, bien sûr. Alors elle m'accusait de méchanceté, de dureté. Ça grinçait de plus en plus. Des reproches, des accusations jusqu'au jour où cette Ernestine, après une scène terrible qu'elle m'a infligée, a filé avec sa fausse mère à Genève. Quand la fille est morte, peu après, suite de manœuvres abortives, vous voyez le genre, ma femme et moi on est resté chacun de son côté... Divorce, bien sûr. Au bureau, après cet effondrement, je n'étais plus qu'une ombre. C'est dans cet état que j'ai pris ma retraite, à soixante-neuf ans... Que faire ?... Seul, fin seul... C'est alors que je me suis réfugié à Vert-Site où je me trouve donc depuis trois ans, côté bise... Voilà. Je vous ai tout dit... Quant au testament, c'est pour reconnaître les années de bonheur, parce que, avant que cette Ernestine sombre dans la déroute, ma femme m'en avait donné. Il faut être juste !

Dans son récit, Légeret a mis toute son âme recroquevillée dans le chagrin et il lève sur moi des yeux humides de bon chien injustement battu. Je lui serre les mains.

— Merci, Monsieur Légeret, de vous être confié à moi. Je peux vous comprendre. J'en ai vu, moi aussi !

— Oh ! je sais, je sais. Je me rappelle. On avait bien sympathisé. On n'avait rien dit puisqu'on ne se con-

naissait pas personnellement. Aujourd'hui, c'est différent. On se rencontre. Alors, de part et d'autre, sympathie...

Je suis plus ému que je ne veux le laisser voir.

— Revenez me trouver quand le cœur vous dit.

— Oh ! je veux assez revenir. On se connaît dans les coins, maintenant.

... Vous devriez raconter votre histoire à M. Berteix.

— Oh ! il est au courant. Plus d'une fois. Il la sait par cœur. Il décroche toujours le mot... C'est ça qui m'encourage à recommencer... Alors, pour revenir au but de ma visite, vous trouvez bien que j'ai droit au soleil ? Ça serait une petite compensation...

Il fallait que Légeret en eût gros sur le cœur pour me conter le drame de sa vie. Le leur, les leurs, peut-être, ses frères d'âge les effleurent en quelques mots suspensifs, suivis de hochements de tête : « On en a assez vu comme ça... On ne voudrait pas recommencer le voyage. Une fois suffit... Après tout ce qu'on a subi, on n'est plus que des ombres... »

Des ombres accompagnées d'autres ombres. Ils ont les leurs comme j'ai les miennes. Que de fois je les regarde, ces camarades de fin de vie, pour surprendre leurs secrets. Mais ils les cachent bien. Certes, ils rient de bon cœur quand l'occasion leur en est offerte, ne boudent pas à l'heure des repas, s'éclairent quand les atouts abondent dans l'éventail des cartes. Soudain : « Tout ça ne change rien à rien. On arrive au bout. »

Tristesse ? Non. Résignation. A ce qui est arrivé, nul ne peut rien changer. La partie est jouée. « Après quoi, il faut bien espérer que... »

Espérer quoi ? Molle espérance, pâle lumière n'éclairant que quelques pas

du sentier sur lequel on marche par habitude. Rien ne demeure de ce qui fut. L'élan vital est brisé. Mais l'on se cabre devant la nuit proche et tend de faibles mains vers le miracle d'une vie retrouvée. Alors ces mots, timide prière : « Il faut bien espérer que... »

Benjamin Vallotton.

Glané de-ci, glané de-là !

Le cœur humain possède une foule de mots qu'on ne retrouve dans aucun dictionnaire.

* * *

Les femmes perdent plutôt la raison que la parole.

* * *

Après tout, il n'y a pas d'affront pour une femme d'être appelée chameau ! Cet animal est sobre et laborieux. Il y a tant de femmes dont on ne peut en dire autant.

* * *

Dieu disait à Moïse : « Je suis celui qui est » ; le capitaliste aujourd'hui : « Je suis celui qui a. »

* * *

Les femmes aiment mieux qu'on froisse leur robe que leur amour-propre.

* * *

On n'a jamais froid dans certaines assemblées, parce qu'on y rencontre des hommes qui nous font... suer.

* * *

Le blé et la vache sont nos père et mère nourriciers : l'épi de l'un nous donne à manger et les pis de l'autre à boire.

FAVORISEZ NOS ANNONCEURS et surtout, dites-leur bien que vous avez vu leur annonce dans le CONTEUR !